# ESSAI

N° 157.

SUR

# LES DANGERS DE L'ÉMÉTIQUE;

THÈSE

*Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 juillet 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine ;*

PAR M. EUVRARD, de Sauvagney,

Département du Doubs;

Bachelier ès-sciences de l'Académie de Paris.

*Felix qui potuit rerum cognoscere causas !*
VIRG., *Georg.*, liv. 2.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

# FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

*Professeurs.*

| M. ORFILA, Doyen. | Messieurs. |
|---|---|
| Anatomie | CRUVEILHIER, *Suppléant.* |
| Physiologie | BÉRARD, *Examinateur.* |
| Chimie médicale | ORFILA. |
| Physique médicale | PELLETAN, *Examinateur.* |
| Histoire naturelle médicale | RICHARD. |
| Pharmacie | DEYEUX. |
| Hygiène | DES GENETTES. |
| Pathologie chirurgicale | MARJOLIN. / CLOQUET. |
| Pathologie médicale | DUMÉRIL. / ANDRAL, *Président.* |
| Pathologie et thérapeutique générales | BROUSSAIS. |
| Opérations et appareils | RICHERAND. |
| Thérapeutique et matière médicale | ALIBERT. |
| Médecine légale | ADELON, *Examinateur.* |
| Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés | MOREAU. |
| Clinique médicale | LEROUX. / FOUQUIER. / ..... / CHOMEL. |
| Clinique chirurgicale | BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX. |
| Clinique d'accouchemens | ..... |

*Professeurs honoraires.*

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

*Agrégés en exercice.*

| Messieurs | Messieurs |
|---|---|
| Baudelocque. | Dubois. |
| Bayle. | Gerdy. |
| Blandin, *Suppléant.* | Gibert. |
| Bouillaud. | Hatin. |
| Bouvier. | Lisfranc. |
| Briquet. | Martin Solon. |
| Brongniart. | Piorry, *Examinateur.* |
| Cottereau. | Rochoux. |
| Dance. | Sandras. |
| Devergie. | Trousseau, *Examinateur.* |
| Dubled. | Velpeau. |

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

AUX MÂNES

# DE MON PÈRE.

*Regrets éternels!....*

# A MA MÈRE.

De ton premier essai fais hommage à ta mère.
MILLEVOYE.

M. EUVRARD.

# A MON ONCLE,

Curé à Pagney (Jura).

*Respect et reconnaissance.*

# A MON JEUNE FRÈRE ET A MA JEUNE SOEUR.

*Amour et dévouement.*

M. EUVRARD.

# ESSAI

SUR

# LES DANGERS DE L'ÉMÉTIQUE.

L'émétique fut découvert en 1631, par *Adrien de Mynsicht*, qui le fit connaître dans son ouvrage intitulé : *Thesaurus et armamentarium medico-chimicum.* Mis en vogue par son auteur, et préconisé outre mesure par les alchimistes, ce médicament fut employé d'une manière abusive dans beaucoup de cas où il n'était pas indiqué, et produisit des effets nuisibles. Bientôt toutes les préparations antimoniales furent enveloppées dans une proscription commune.

*Gui-Patin*, alors doyen de la Faculté de Paris, devint un des plus ardens antagonistes de ce médicament, et la Faculté obtint du parlement un arrêt qui en défendit l'usage. L'émétique continua cependant d'être employé en secret.

Louis xiv, encore mneur, tomba malade, et dut, à ce qu'on assure, sa guérison à ce médicament. Vers l'an 1666, l'arrêt du parlement fut révoqué, l'emploi de l'émétique redevint encore plus à la mode, et fut administré d'une manière non moins abusive.

Cependant des hommes célèbres s'en servirent avec succès : tels que *Desault*, dans ses plaies de tête, *Selle*, *Franck* et *Stoll*, dans les fièvres bilieuses. L'enthousiasme alors devint général ; on fit pour ainsi

dire une idole de l'émétique; on lui attribua des propriétés toutes particulières, et les succès que l'émétique acquérait dans des mains habiles devinrent par là même funestes à l'humanité. On le prodigua sans discernement, et l'aveuglement fut tel, que les médecins ne s'aperçurent pas que le petit nombre des succès obtenus étaient dus moins au mérite intrinsèque du médicament qu'à l'opportunité de son administration.

D'autres praticiens, plus confians dans la parole des maîtres que jaloux de s'instruire par leur propre expérience, l'ont employé en routiniers; peu instruits, ou peu observateurs, ils ne voyaient pas non plus que l'augmentation des symptômes de la maladie provenait uniquement de l'émétique lui-même maladroitement employé.

La crédulité des dernières classes de la société, l'empressement officieux des commères, joint à cela l'ignorance, faisaient chaque jour des milliers de victimes.

Enfin parurent les ouvrages de M. *Broussais* (car *Pinel*, quoi qu'il en eût fait assez pour ne pas mériter le reproche de ne pas en avoir fait davantage, a peu contribué au traitement rationnel des affections de l'estomac). M. *Broussais* a démontré sans réplique que la membrane muqueuse gastro-intestinale, étant souvent sous l'influence d'une inflammation, devenait à elle seule cause de tous ces insuccès.

Cette heureuse découverte ayant fixé l'attention des médecins, ils ont cherché, avant d'agir, à s'assurer de l'état de cette membrane; certains de son inflammation dans beaucoup de maladies, ils ont changé de méthode.

Le régime antiphlogistique a été mis en usage avec les résultats les plus heureux; et on s'est enfin convaincu que la maxime d'*Hippocrate* (la diète et l'eau), suffisait à la guérison d'un grand nombre de maladies.

Cette pratique si judicieuse, si satisfaisante, n'a pas cependant échappé à la critique la plus sévère. Des médecins, d'un rare mérite d'ailleurs, l'ont combattue; ils ont cherché à la signaler comme dangereuse et propre à éterniser les convalescences; tandis que l'émé-

tique avait, par-dessus tout, l'immense avantage de rétablir la santé dans deux ou trois jours.

Il est cependant hors de doute, et cette vérité ne peut échapper à des hommes doués de sagacité et d'expérience, que, loin que la promptitude de la guérison soit démontrée, nous voyons au contraire que la suite immédiate d'un vomitif intempestivement administré est une inflammation aiguë que l'on cherche à calmer bientôt par l'emploi énergique des mêmes moyens, qui, administrés dès le principe, eussent facilement, et sans danger, sauvé les jours du malade.

En vain invoque-t-on l'exemple de guérisons obtenues par d'autres moyens : ce n'est pas une raison pour négliger et même rejeter le régime antiphlogistique. Le domaine de la médecine s'étant considérablement accru par les travaux de M. *Broussais*, c'est d'après des principes certains que l'on se guide maintenant dans la pratique; et cela est si vrai, que l'on ne voit plus les médecins, surtout les jeunes, et les anciens qui suivent les progrès de la science, être en dissidence sur les points principaux d'un traitement à suivre.

Cette unanimité de vues est un bel hommage à la médecine physiologique. Cependant il ne faudrait pas aller trop loin; il est un but que l'on doit se proposer d'atteindre, mais jamais de dépasser.

Les moyens antiphlogistiques sont de bien des natures; des remèdes, rien moins que tels, le deviennent dans des mains habiles, et maniés à propos, c'est donc au tact du médecin à en faire choix, plutôt que de s'abandonner aveuglément aux conséquences d'un système. Il doit s'aider, par exemple, des données tirées de l'âge, du tempéramment, des maladies des parens, de la manière de vivre, de la nourriture, de la profession et du climat; toutes ces circonstances devront être appréciées scrupuleusement par le médecin :

Les anciens, et *Hippocrate* lui-même, regardaient comme principe créateur de la fièvre, la crudité d'une humeur existante dans l'estomac, et qu'il ne fallait expulser que lorsqu'elle serait cuite.

Le père de la médecine était lui-même en opposition avec sa théo-

rie; car si la crudité était la cause génératrice de la fièvre, pourquoi alors en attendre la coction? On voit encore dans leurs écrits une erreur bien plus grave :

Dans les maladies d'estomac avec *Saburres*, ces médecins se servaient d'un vomitif pour débarrasser l'estomac, pour démasquer la fièvre, et si l'on peut s'exprimer ainsi, mettre à nu la maladie.

Ce condamnable abus avait pour effet immédiat de changer une légère indisposition en une maladie grave, et quelquefois mortelle. L'inflammation de l'estomac toujours méconnue, on insistait le lendemain sur un second vomitif. La rougeur de la langue, sa sécheresse, de la soif, des douleurs à la pression de la région de l'estomac paraissaient alors avec intensité ; et malgré tous ces symptômes alarmans, il n'était rien changé à ce mode de traitement; au contraire, on y revenait encore; et dès que les symptômes adynamiques et la prostration des forces arrivaient, on cherchait toujours à les relever, et par quel moyen? Par les toniques les plus énergiques ! Lorsque parmi de nombreux revers, on était assez heureux pour obtenir une guérison, on y voyait un effet de la puissance des toniques, et quand le sujet périssait, ce qui n'était que trop fréquent, on s'en prenait à la faiblesse des stimulans, et l'on faisait des vœux pour que de plus énergiques encore fussent découverts; c'est ainsi qu'ils nuisaient, en excitant trop vivement, dans les cas où ils passaient pour ne point stimuler assez.

Tant de revers finirent par faire soupçonner l'insuffisance d'un tel traitement, et aussi des praticiens les moins préoccupés des préjugés de leur éducation médicale, recommandaient-ils de ne pas renoncer à l'usage des saignées, lors même que l'inflammation avait paru céder à la putridité, à la malignité et à la faiblesse.

Aujourd'hui, grâces aux travaux de *Tommasini* sur l'identité de l'inflammation, et à ceux de M. *Broussais* sur le traitement et le diagnostic des inflammations de l'estomac ; on a abandonné ces vieilles théories, et l'humanité n'a pas autant à craindre les fâcheux résultats qu'un aveugle empirisme répandait dans la société.

C'est pour avoir méconnu cette vérité, c'est pour avoir été dirigés par l'idée d'une prétendue disposition putride, d'une décomposition prochaine que les médecins de l'ancienne école ont eu a observer tant de revers. Le nombre en a considérablement diminué depuis que l'on a commencé à revenir à une méthode plus rationnelle, et qu'on a cessé de tourmenter l'estomac et les intestins par des vomitifs, des purgatifs, des amers, et par tout l'arsenal de remèdes tant prodigués autrefois.

Les anciens, supposant donc dans l'estomac des amas de bile, annoncés par *les embarras gastriques*, recommandaient des vomitifs pour expulser au dehors ces produits pernicieux, ces foyers d'humeurs capables d'engendrer les plus funestes maladies ; l'indication était d'autant plus évidente, que souvent un vomissement spontané rejetait au dehors une petite quantité d'humeur qui ne laissait plus aucun doute sur la nécessité de son emploi.

Si l'on peut, à juste titre, blâmer cette fausse théorie des anciens, que dira-t-on des modernes qui, malgré les connaissances très-étendues que nous avons sur l'état inflammatoire des membranes gastriques, s'exposent encore chaque jour à faire naître une série de symptômes au moins toujours dangereux.

Cependant leur imprudence n'a pas toujours été suivie d'accidens fâcheux; et quelquefois ils ont opéré des guérisons, mais dans ces cas heureux, l'estomac, sans doute, n'était pas irrité, et ils recouraient à un puissant médicament, là où la présence d'un médecin n'était pas même nécessaire. C'est ainsi qu'ils nuisaient chaque jour dans l'espoir d'être utiles quelquefois; et dans cette étrange conduite, ne verra-t-on pas du charlatanisme plutôt qu'un zèle éclairé?

Dans le cours de mes études médicales, j'ai été à même de remarquer plusieurs insuccès de l'émétique. J'en citerai seulement deux exemple :

PREMIÈRE OBSERVATION.

En 1827, un jeune médecin de mes amis eut à traiter une dixaine au moins de *ces embarras gastriques*. N'y voyant aucune contr'indi-

cation, il crut pouvoir administrer sans danger un vomitif; le lendemain de son emploi, des accès de fièvre intermittente se manifestèrent. Une première dose de sulfate de quinine ainsi qu'une seconde n'eurent aucun effet satisfaisant ; au contraire, parurent les symptômes suivans : soif, rougeur de la langue, envie de vomir, douleur à la pression de l'estomac. Ces signes non équivoques de l'augmentation d'inflammation vinrent faire changer de traitement, et le régime antiphlogistique méthodiquement appliqué mit fin à tous ces désordres. D'après l'exposé de ces faits, il est facile de voir le fâcheux emploi de l'émétique et du sulfate de quinine, et de se convaincre que ce médecin finissait son traitement par où il aurait dû commencer.

SECONDE OBSERVATION.

Le sujet de mon second exemple est un homme âgé de quarante ans, et père de cinq enfans encore en bas âge.

Cet infortuné ayant travaillé un samedi, dans un jour d'été, et très-péniblement jusqu'au soir, voulut se rafraîchir; et sans attendre que la transpiration dont il était couvert fut arrêtée, il mit ses jambes dans la rivière voisine du lieu de son travail, durant une heure entière, puis s'en retourna prendre son repas et se coucher.

Vers le milieu de la nuit une pneumonie terrible fut le résultat de cette imprudence, et le dimanche au matin, on alla chercher du secours. Le hasard malheureusement voulut qu'on s'adressât à un vieux médecin grand émétiseur. Celui-ci, sans recourir à aucuns moyens qui pussent assurer un bon effet à son médicament, fit administrer à ce malade, encore dans toute la force de l'âge, un vomitif. Peu de temps après son emploi, deux ou trois heures au plus, le mal fit des progrès si rapides et si effrayant, que le lundi, ayant été apporté à l'hôpital, on ne crut pas nécessaire de recourir à aucun secours, pas même pour le soulager, et peu d'instant après il mourut.

La légèreté avec laquelle on traita ce malade et le spectacle de sa fin tragique ont laissé dans ma mémoire un pénible souvenir. Puissent tous les partisans de l'émétique avoir été, comme moi, témoins

de ce terrible événement ! alors, j'en ai la certitude, ils apporteraient beaucoup plus d'attention dans l'administration d'un remède aussi héroïque que dangereux dans son emploi.

Marchant à la lueur de principes exacts et riches d'expérience, des médecins ont pu traiter les maladies de l'estomac par des vomitifs, des purgatifs, des amers, des savoneux, et par tous ces médicamens qu'une théorie chimico-mécanique avait décorés des noms *de fondans, incisifs, désobstruans;* mais nous conseillons aux gens du monde de les proscrire tous également, car il est plus que probable que la majeure partie des applications serait funeste aux malades.

Les indications dans lesquelles ces médicamens peuvent être salutaires sont tellement vagues, que les médecins prudens ne les administrent qu'avec une sorte de tâtonnement, et prêts à en suspendre l'emploi dès que la maladie paraît s'en aggraver. En effet, ne voit-on pas, à la suite d'un vomitif, en quelques jours et même en quelques heures, des inflammations gastro-intestinales passer des degrés les plus légers aux plus graves, et le médecin, qui ne croyait avoir à combattre qu'un embarras gastrique, s'effrayer à la vue du développement rapide d'accidens les plus redoutables? Que le praticien suive donc les conseils de la prudence, et qu'il se persuade bien que si une sage temporisation peut être inutile elle n'est jamais nuisible.

Nous avons déjà dit que les anciens n'avaient d'autres vues que d'évacuer la bile amassée dans l'estomac; c'était une erreur.

La sécrétion de cette humeur est plus souvent déterminée par le vomitif lui-même ; c'est un produit de l'exercice de sa puissance sur l'économie animale.

Que ce soit effet sympathique, ou que les molécules de l'émétique soient absorbées par les radicules veineuses et portées dans le parenchyme du foie ; toujours est-il constant que les substances vomitives décident une sécrétion prompte, instantanée et copieuse de l'humeur biliaire; que, pendant l'action de ce médicament, ce liquide afflue dans le duodénum et remonte dans l'estomac. Le vomissement ne peut donc être provoqué sans que la muqueuse qui tapisse les

parties supérieures du canal digestif éprouve une irritation, d'où il résulte que le contact de l'émétique sur les cryptes muqueux et les vaisseaux exhalans de cette membrane fait affluer une quantité considérable de liquide dans l'estomac, l'œsophage et la bouche. Son abondance est telle, que *Darwin* cite l'observation d'un homme qui n'avait avalé en tout qu'une pinte de boisson, et qui vomit en quelques heures six pintes de liquide. Ces grands résultats expliquent assez que la surface muqueuse est fortement irritée, et que la nature fait tous ses efforts pour chasser au dehors cette cause de son irritation.

Arrivées dans l'organe gastrique, ces substances occasionent un développement de vitalité dont l'existence est momentanée. Il n'en serait pas ainsi si les membranes étaient enflammées; car alors cette vitalité cesserait d'appartenir à l'ordre du mouvement dont la thérapeutique peut se servir; elle prendrait un caractère pathologique qui altérerait le tissu de ces parties, et amènerait des lésions fâcheuses. Qu'on se le persuade bien, l'administration de l'émétique n'est innocente qu'autant que les voies alimentaires sont saines, qu'autant que les tissus gastriques et intestinaux ne sont pas gonflés, rouges, plus sensibles, modifiés par un travail de phlogose. L'estomac a une résistance qu'il tient de la vie, et dont la puissance est étonnante, admirable même; les rougeurs, les irritations, les gonflemens que font éprouver à ses tissus les médicamens émétiques et autres s'effacent avec une merveilleuse promptitude, aussitôt que ces médicamens ont quitté la cavité gastrique; mais cette résistance se perd avec la condition physiologique de ce viscère. Les agressions qu'il supporte sans peine quand il est dans un état naturel occasionent des changemens profonds, des dégénérescences pernicieuses, quand un état morbide l'occupe.

Dans les pneumonies traitées par *Razori*, avec le tartre stibié, dans le rhumatisme aigu guéri par le même procédé, les tissus gastriques étaient libres; il n'existait aucune trace de gastro-entérite. En aurait-il été de même si cette dernière affection eût existé? le sel antimonial

n'aurait-il pas porté une impression trop souvent suivie de résultats désastreux sur les voies digestives, irritées ou phlogosées? Pour ne pas se rendre à ces raisons, *Razori* supposait que le corps malade avait l'aptitude importante de diminuer la vertu du tartre stibié, de maîtriser sa propriété vomitive, sa propriété évacuante, tant qu'il recélait une cause morbifique. Des médecins italiens ont dit aussi que le tartre stibié agissait sur la diathèse morbide, et non sur les organes. C'était avancer une proposition spécieuse démentie par l'expérience.

Dire, de plus, que l'on peut juger de la force, de l'étendue de la maladie, par les effets que produisent de hautes doses du sel antimonial; que l'absence des vomissemens et des déjections décèle toujours une cause morbifique grave; que cette nullité apparente d'effets annonce que le remède reste au-dessous du mal, qu'il s'épuise contre lui, et qu'il faut en augmenter la dose, c'est émettre un précepte extrêmement dangereux.

Le vomissement peut manquer sans que l'irritation des voies alimentaires cesse d'avoir lieu, les expériences de M. *Magendie* nous en fournissent une preuve des plus convaincantes. Ce célèbre expérimentateur, ayant administré la même dose d'émétique à des animaux de la même espèce, fut d'abord surpris de voir que les uns périssaient, tandis que les autres n'éprouvaient que quelques accidens momentanés; il en rechercha la cause. Il reconnut bientôt que ce sel, pris à forte dose, n'était pas nuisible dès qu'il provoquait un vomissement prompt qui l'expulsait au dehors; qu'au contraire, quand il ne faisait pas vomir, il déterminait des lésions pathologiques funestes, et la mort souvent en quelques jours.

Ayant injecté, dans les veines d'un chien adulte et de moyenne taille, six à huit grains de tartre stibié dissous dans trois onces d'eau; il eut occasion de remarquer les phénomènes suivans : difficulté de la respiration de l'animal, pouls fréquent, légers tremblemens, accroissemens de la difficulté de la respiration, irrégularité et intermittence du pouls, redoublement d'activité des tissus glandulaires,

et par suite sécrétion plus considérable. Les accidens augmentant, le chien tomba dans une extrême agitation, et ne survécut que deux ou trois heures à l'injection.

L'autopsie fit reconnaître une profonde altération dans le tissu des poumons ; la couleur habituelle de ces organes avait été remplacée par une couleur orangée ou violacée ; les poumons étaient sans crépitation ; un engorgement de sang simulait l'hépatisation, et certains points étaient analogues au tissu même de la rate.

Puisque les accidens que nous venons de citer ont lieu chez les animaux, il nous sera permis de faire un rapprochement chez l'homme, et alors de quelle circonspection ne doit pas s'entourer le médecin qui ne voit pas le vomissement suivre un premier vomitif? La prudence lui défend de chercher à l'obtenir par l'administration d'un second, et, averti que le séjour de l'émétique dans les tissus ne peut qu'être nuisible, il mettra en usage tous les moyens qui peuvent en arrêter les suites. Cependant ces effets ne sont pas toujours proportionnés à la dose de tartre stibié employée; car on est venu à bout de n'obtenir ni vomissemens, ni aucun des accidens redoutables signalés par M. *Magendie*. Vingt-quatre à trente grains d'émétique ayant été donnés à un malade, celui-ci n'a pas eu de vomissement à la première administration, et pas davantage à la seconde; au contraire, on a remarqué un peu d'appétit et une légère stimulation de l'organe gastrique. Mais ce résultat heureux n'a pas été le même chez d'autres malades; ils ont continué d'éprouver, après l'administration, des soulèvemens d'estomac, de la tuméfaction à la région abdominale et de la soif; tous symptômes qui prouvent bien que, quoique ce médicament n'eût procuré ni vomissemens, ni selles, il ne laissait pas que de tourmenter les organes gastriques : on a vu de plus, au bout de cinq à six jours, ce médicament repoussé, le malade avoir pour lui de la répugnance, et l'accuser d'avoir éteint son appétit, de l'avoir dégoûté, puis enfin reparaître les vomissemens.

Ces faits prouvent assez que ce médicament avait placé l'estomac et les intestins dans une condition morbide; et alors, ainsi que nous

l'avons démontré, si l'émétique fait de si grands ravages, comment espérer un résultat salutaire de son emploi à une très-haute dose? Peut-on croire qu'une substance, nuisible en petite quantité, deviendra innocente par cela seul qu'elle sera prise sous un voulume beaucoup plus grand.

En résumé, l'action de l'émétique se réduit à quatre effets : l'irritation, la sécrétion, la secousse et le vomissement.

*L'irritation.* Nous croyons avoir démontré que, loin de calmer celle que l'on veut combattre, l'émétique l'accroît d'une manière alarmante. Dès que, postérieurement à son emploi, la fièvre se développe à la suite d'un *embarras gastrique*, il est évident que, loin d'avoir *démasqué* la fièvre, son action irritante l'a produite, encore bien que les symptômes bilieux se soient évanouis (ce qui n'arrive pas toujours), et l'augmentation de l'inflammation balance malheureusement tous les faibles avantages de la disparition des symptômes bilieux.

*La sécrétion.* Puisque tout surcroît de sécrétion est l'indice d'un accroissement dans le mouvement vital de la partie qui en est le siége, et qu'en effet l'augmentation de l'action sécrétoire de la membrane muqueuse est le principal caractère de la fièvre, n'y a-t-il pas de l'inconséquence à solliciter cette sécrétion, à l'exciter par des évacuans? N'est il pas plus dangereux encore d'ouvrir et de fermer alternativement les couloirs des mucosités gastro-intestinales, comme le recommande *Stoll*, dans le traitement de ses fièvres bilieuses?

Les troisième et quatrième effets de l'émétique sont la secousse et le vomissement. Les médecins comptaient beaucoup sur cette secousse; elle réveillait, disaient-ils, l'action des organes tombés dans l'atonie et le relâchement, remettait en jeu, en équilibre le mécanisme de leurs fonctions. Mais, leur demanderai-je, est-il donc bien facile d'apercevoir dans les organes profondément situés cet état de non-activité voisin de celui de maladie? Et si cet état de suspension de fonctions seulement n'a pas lieu, on peut se rendre facilement compte de l'impression fâcheuse que l'administration de l'émétique devra produire sur un tissu déjà irrité.

On connaît la puissante secousse qu'éprouve tout le corps, et les grands efforts qu'un malade fait dans l'action du vomissement. On aura aussi remarqué avec quelle impétuosité le sang tend à se porter au cerveau : il suffit pour s'en convaincre d'avoir vu une seule fois un malade dans les angoisses du vomissement. Les yeux, injectés, sortent de leur orbite, la figure devient vultueuse, les artères carotides et temporales battent avec force et vitesse. Cette tendance du sang vers la tête indique tous les dangers que doit redouter un malade, s'il a cet organe disposé aux inflammations et à l'apoplexie. Au moment du vomissement, les matières sont lancées avec force par la bouche, le diaphragme et les muscles abdominaux se contractent convulsivement, toute la machine est évidemment secouée, tous les appareils organiques éprouvent des commotions vives et répétées; il en est de même pour les viscères. Aussi interdit-on l'usage de l'émétique aux personnes attaquées d'un anévrysme, et recommande-t-on à celles qui portent une hernie de la contenir exactement.

Ces contr'indications de l'emploi de l'émétique sont dignes de toute l'attention du médecin, qui ne doit pas un examen moins sévère sur les poumons et les autres organes. Il doit rechercher avec un soin scrupuleux si quelques-uns sont sous le poids d'une inflammation aiguë, ou sont travaillés depuis long-temps par une affection chronique, et s'il peut compter sur l'effet révulsif de l'émétique. En raisonnement, on opère ces sortes de révulsions; mais la pratique de tous les jours et l'expérience des grands maîtres nous attestent qu'il n'est rien moins que facile de détourner d'un organe malade l'afflux des liquides dont la nature a, pour ainsi dire, consacré l'habitude.

Au commencement de notre thèse, nous avons dit que *Stoll* et d'autres praticiens célèbres avaient obtenu des résultats satisfaisans de l'emploi de l'émétique; mais qu'on ne se fasse pas illusion, les contrées froides et humides qui ont été le théâtre de leurs succès, le genre de vie de leurs habitans, qui font usage d'alimens indigestes et stimulans, comportaient la pratique de ce médicament, favorable seulement aux personnes qui prennent une nourriture grossière et

surabondante, et à celles qui sont grasses, molles et peu excitables.

Encore, si *Stoll* prescrit les vomitifs dans les fièvres bilieuses, il conseille aussi la saignée, le traitement antiphlogistique, comme moyens préparatoires, et pour en assurer l'efficacité. Que penser alors des empiriques de nos jours, qui rejettent toutes ces mesures comme inutiles et propres à faire perdre un temps précieux?

Remarquons encore en passant que si les praticiens, au lieu d'écouter les doctrines par lesquelles on a essayé de discréditer la vaccine, eussent pratiqué la médecine physiologique, ils eussent épargné à l'humanité bien des regrets sur les désastres de la variole. A l'idée du venin qu'il fallait diriger vers la peau au moyen de sudorifiques, on a substitué les idées de *saburres à évacuer*, de forces à ranimer, etc....., et cette erreur a fait mettre en pratique un traitement précisément opposé à celui qu'on aurait dû adopter.

Cette vérité peut s'appliquer également à la scarlatine, à la rougeole, au croup, à l'érysipèle, etc....., et même à toutes phlegmasies extérieures du corps que l'on croyait bien connues, mais que leur liaison avec la gastrique et l'entérite détermine aujourd'hui à envisager sous un tout autre aspect.

D'où l'on peut conclure que les principes de la médecine ont éprouvé réellement une révolution que personne n'avait encore soupçonnée.

On ne m'attribuera sans doute pas l'idée de chercher à faire rayer du catalogue des moyens de guérir, l'émétique. J'ai voulu seulement, en signalant les abus journaliers de cette substance, qui, dans des mains habiles, sages et circonspectes, pourrait opérer des résultats avantageux, attirer l'attention du praticien sur les dangers de son emploi.

Heureux si mes efforts sont jugés dignes de quelqu'intérêt. Un seul vœu, le bien de l'humanité, en sera constamment le mobile.

FIN.

## HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Qui sanguinem spumosum exspuunt, his ex pulmone talis rejectio fit. *Sect.* 5, *aph.* 13.

II.

Lassitudines spontè obortæ morbos denuntiant. *Sect.* 2, *aph.* 5.

III.

Ex morbo diuturno alvi defluxus, malum. *Sect.* 8, *aph.* 5.

IV.

Mulieri, menstruis deficientibus, è naribus sanguinem fluere, bonum. *Sect.* 5, *aph.* 33.

V.

Ophthalmiâ laborantem, alvi profluvio corripi, bonum. *Sect.* 6, *aph.* 17.